Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 43

Artikel: Boutade
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188904

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ces divers genres de coiffure, le plus gracieux est celui qui consiste « à rassembler les cheveux et à les emprisonner dans une blonde résille. »

(*A suivre.*)

Un abonné nous communique les vers qui suivent, trouvés dans un vieux manuscrit:

Boutade

adressée en 1809 à l'inventeur et distillateur du sirop de raisin.

Arrête, cruel novateur !
Eteins de tes fourneaux la flamme impitoyable ;
Brise les instruments de ton secret coupable,
Ou crains le courroux d'un buveur.

Dans peu de temps, tu nous l'assures,
Par les effets de ton talent divin,
Nous pourrons nous passer du sucre américain.
Mais, malheureux ! Noé planta-t-il le raisin
Pour en faire des confitures ?

Si tu chéris l'art merveilleux
Qu'Hermès vint enseigner au monde,
De travaux innocens une source féconde
Peut se présenter à tes yeux :

Presse de ton verger la récolte choisie ;
Des pommes d'Atalante exprime l'ambroisie ;
Du jasmin ou de la cassie,
Dérobe les parfums flatteurs ;
Du calice embaumé de la reine des fleurs,
Extrais la précieuse essence
Qu'on apporte à grands frais des jardins de Byzance.

Fais mieux : consacre tes labeurs,
Tes alambics, tes récipiens
Au dieu chéri des enfants d'Epidore,
Fais cuire en tes fourneaux les sucs de l'ellébore
(Un tel sirop convient à bien des gens) ;
Distille du pavot la manne assoupissante,
Prépare du Pérou l'écorce bienfaisante.....

Mille travaux pareils, mille soins importants
Peuvent de ta journée occuper les instants ;
Mais épargne nos ceps et que ta main barbare
Cesse de cueillir le raisin
Pour apprêter son jus à ta mode bizarre,
Et l'employer au biscotin.

Hélas ! c'est bien assez, pour rendre le vin rare,
De ces tristes fléaux que le ciel en courroux
Accumula sur nos coupables têtes :
La gelée et le ver, la grêle et les tempêtes,
Et les *droits réunis*, le plus fâcheux de tous.

Onna remotchà.

Dè tot teimps lâi a z'u dâi gaillâ mâlins et retoo qu'ein aviont adé iena à contâ et que remotsivont âo tot fin clliâo que lè volliâvont couïenâ. Cllia sorta dè dzeins, que douré onco, est asse vîlhie què lo mondo, kâ on dit qu'Adam étâi dza lo pe grand farceu dè son teimps, et du adon y'ein a adé z'u.

On coo dè cllia sorta dè mâlins greliets étâi on certain Piron, qu'étâi on rebriqueu dâo diablio, que ne dévessâi pas férè bon sè preindrè dè leinga avoué li, kâ l'étâi asse poli qu'on bâton dè dzenelhîre et ion iadzo que sè mettâi à ein débliottâ, fasâi vergogne âi bravès dzeins. Ein mémo teimps què li viquessâi on autro luron, qu'on lâi desâi Voltaire, on coo gaillâ éduquâ, qu'ein savâi atant qu'on menistrè, qu'avâi z'âo z'u étâ à cein que crayo à l'écoula avoué Piron, et qu'avâi la nortse po lo couïenâ.

On dzo que cé Voltaire étâi z'u sè promenâ ein cabriolet, reincontrè Piron qu'étâi à tsévau su 'na vîlhie rosse qu'on lâi vayâi totès lè coûtès, que cein fasâi crévâ dè rirè Voltaire. Adon coumeint l'étâi dein 'na cariola qu'on avâi baissi la capote, po cein que lo teimps bargagnîvè, ye soo sa frimousse pè la portetta dè la calèche et sè met à boeilâ :

— Hé ! monsu Piron, à diéro lè sacllio ?

Piron virè la téta po savâi quoui lâi criâvè cein, et quand vâi que l'est Voltaire, l'eimpougnè la quiua dè se n'héga et repond ein la léveint tant que pâo :

— Adressi-vo âo plian-pî, kâ por mè, ye resto âo premi étadzo.

Un coin du Jura.

PAR U. OLIVIER.

(Fin.)

. . . . . .

Sommés de se présenter devant nos tribunaux, les brigands des bois se gardèrent bien de paraître. Ils furent jugés comme contumaces et condamnés à je ne sais plus quoi ; des frais, des dommages-intérêts, de fortes amendes. La loi fit chez nous ce qu'elle pouvait à leur égard. En Angleterre, ils eussent été pendus.

Voici encore un trait plus grave, à quelques égards, que le précédent :

C'était entre minuit et une heure, au clair de la lune. Le forestier se trouvait seul dans ce même bois, n'ayant pour toute arme qu'un fort bâton de pommier sauvage. Il arriva ainsi à deux pas d'un *Bourguignon* qui commençait à couper un sapin : « Halte là ! lui dit-il, au nom de la loi ! » Et l'autre, levant sur lui sa hache, répondit : « N'avance pas, ou tu es mort . » A l'instant même le forestier se jeta sur le voleur et l'étreignit dans ses bras. Mais le coquin était de haute taille et avait une main libre en l'air, celle qui tenait la hache : il en frappa le forestier sur la tête. L'acier tranchant fendit le grand chapeau de feutre dur et vint s'arrêter sur le crâne, où il fit une assez forte coupure. Au bout d'un moment de lutte, le forestier ayant glissé sur une pierre, tomba. L'autre, le croyant mort ou dangereusement blessé, prenait déjà la fuite, lorsque le premier, se relevant soudain, courut de nouveau sur le Bourguignon et le frappa de son bâton en plein visage. Le coup porta près de la tempe, d'où le sang jallit *aussi gros que le doigt*. Le forestier dut alors soigner cet homme et l'emmener dans une maison à la frontière, avant d'aller faire sa déposition.

« Maintenant, » disait l'intrépide vieillard de qui nous tenons ces détails, « tout a bien changé par là. L'hiver dernier, par exemple, on ne nous a pas fait le moindre dégât. Mais il y a vingt ans, il fallait être jour et nuit sur pied et risquer souvent sa vie. »

Tant que dure l'arrière-automne avec ses gelées blanches du matin, son pâle soleil ou ses brouillards profonds, les bûcherons montagnards continuent chaque jour leurs travaux dans les forêts. Ouvriers avec la hache sur l'épaule ou la scie au bras, conducteurs avec leurs attelages, tous vont et viennent, animant les bois qui résonnent sous leurs coups répétés, et d'où s'échappent les sons voilés d'un grelot ou ceux de la clochette argentine attachée au collier du robuste compagnon de l'homme. Une telle saison se prolonge parfois jusque vers la fin de l'année, sans grands changements. Quelques pouces de neige se-